

Raymond Delamarre (1890-1986)

Les effets de la Grande Guerre sur la carrière d'un jeune sculpteur

Claire Maingon

Docteur en histoire de l'art, Université Paris X-Nanterre

Paris, France

clairemaingon@hotmail.com

Résumé:

L'histoire de l'art et l'histoire sociale se sont encore peu intéressées aux répercussions de la Grande Guerre sur la carrière des artistes.

En retraçant le parcours de Raymond Delamarre dans les années 1911-1919, l'auteur révèle combien la ténacité, la volonté et l'obstination furent nécessaires aux plus jeunes artistes de la génération du feu pour devenir des artistes officiels. Cette notion d'officialité était pour eux le seul gage d'une véritable liberté.

Mots-clés :

Delamarre, artiste officiel, Grande Guerre, sculpteur

Sommaire

Introduction

I. Le départ de l'atelier pour le service militaire

II. La mobilisation

III. Le feu et la captivité

IV. La relève des morts

V. Le retour et le salut de Rome

Illustrations

Raymond Delamarre (1890-1986)
Les effets de la Grande Guerre sur la carrière d'un jeune sculpteur

Claire Maingon
Docteur en histoire de l'art, université Paris X-Nanterre
Paris, France
clairemaingon@hotmail.com

Introduction

Né en 1890, Raymond Delamarre est un sculpteur officiel formé à l'École des Beaux-Arts. Prix de Rome en 1919, il réalisa de nombreuses commandes publiques tout au long de sa carrière. Elles furent parfois monumentales, à l'image de l'impressionnant groupe élevé au Canal de Suez en collaboration avec son ami architecte Roux Spitz en 1930. Il participa aussi à la décoration du Palais de Chaillot en 1937, avec Carlo Sarrabezolles, Paul Belmondo et Marcel Gimond. Delamarre Sans manquer d'emphase ni de goût, l'œuvre de Raymond Delamarre s'inscrit dans cette production de type néoclassique de l'entre-deux-guerres. Le goût du classicisme fut un leitmotiv pour cette génération revenue de la Grande Guerre. Raymond Delamarre fut l'un de ces artistes combattants. Mobilisé en 1914 après son service militaire, il fut envoyé sur le front et fait prisonnier presque immédiatement. Échangé en 1916, il termina la Grande Guerre du côté français jusqu'à sa démobilisation en 1919. De ces cinq années, Delamarre écrit qu'elles furent « cinq années perdues pour la sculpture ». Les historiens évoquent souvent l'impact psychologique et le traumatisme qu'endurèrent ces générations d'hommes versés au feu. Mais l'histoire de l'art et l'histoire sociale se sont encore peu intéressées aux répercussions de la Grande Guerre sur la carrière des artistes. Les effets de la mobilisation sont seulement étudiés du côté des avant-gardes, notamment à propos de l'éclatement du binôme Picasso-Braque. Mais les conséquences des obligations du service militaire le sont déjà moins. Et ni les uns ni les autres n'ont été étudiés pour les artistes qui incarnent le commun des mortels. Le cas de Raymond Delamarre doit son intérêt à la conservation par ses descendants d'archives conséquentes et inédites. Celles-ci sont de deux types : les lettres de guerre adressées à sa famille pendant sa captivité en Allemagne et les souvenirs de Delamarre écrits à l'intention de ses enfants à la fin de sa vie. Elles nous permettent de dresser, *a posteriori*, le portrait d'un jeune artiste académique versé dans la tourmente de la Grande Guerre et de comprendre les implications de l'Histoire sur l'affirmation de son tempérament. Nous proposons, grâce à ce cas documenté, d'explorer ce versant méconnu de la période. Le parcours de Raymond Delamarre dans les

années 1911-1919 révélera combien la ténacité, la volonté et l'obstination furent nécessaire aux plus jeunes artistes de la génération du feu pour devenir des artistes officiels. Cette notion d'officialité, qui semble aujourd'hui si désuète ou critiquable, était pour eux – après les années de la tourmente et du sacrifice – le seul gage d'une véritable liberté.

1. Le départ de l'atelier pour le service militaire.

Destiné à devenir médailleur par ses parents qui avaient repris à leur charge un atelier spécialisé dans ce type de travaux, Raymond Delamarre entra à l'âge de seize ans dans l'atelier du vieux statuaire Jules-Félix Coutan¹ [ill.1]. Ce dernier était le chef d'atelier de l'une des gloires de l'art officiel, commandeur de la Légion d'Honneur et membre de l'Institut : Louis-Ernest Barrias². Delamarre, impressionné par l'atmosphère de l'École des Beaux-Arts, voulut dès ce jour devenir sculpteur plutôt que médailleur. Il commençait à gravir les échelons, sous forme de concours imposés, qui menait au Prix de Rome, le plus prestigieux des concours de l'École. L'obtention de ce prix offrait une résidence de quatre ans à la Villa Médicis. Les précédents étaient nombreux parmi les sculpteurs fétiches de la commande publique monumentale actuelle : Antonin Mercié, Injalbert pour les aînés, Landowski ou Henri Bouchard pour les plus jeunes. Delamarre n'ignorait pas, malgré son jeune âge, la réputation de l'atelier de Coutan, « le plus riche en succès du concours de Rome. Toute une génération de prix de Rome sortait de là... »³. À l'École, il se lia avec d'autres jeunes étudiants tels George Saupique⁴. Il remporta des prix et commence à obtenir quelques commandes. Mais l'obligation du service militaire stoppa tout net son élan, après cinq ans d'études académiques, vers une carrière d'artiste officiel toute tracée.

À cette époque, et depuis 1905, l'injuste tirage au sort avait été supprimé et remplacé par une obligation de service militaire pour tous. En conséquence, sa durée avait été rabaissée de trois à deux ans⁵. Delamarre fut incorporé en 1911, à l'âge de 21 ans. Il entra à la musique du 1^e génie à la caserne des Petites Ecuries sur la grande place du Château de Versailles. L'environnement, prestigieux, était chargé d'histoire. Mais son premier contact avec la vie militaire fut difficile. Puis,

¹ Jules-Félix Coutan (1848-1939), Prix de Rome, il fut l'auteur de nombreux monuments dont *les Chasseurs d'aigles*, décoration pour le Muséum d'Histoire naturelle. Le plâtre de cette œuvre figure au Musée d'Orsay, Paris.

² Louis-Ernest Barrias (1841-1905), obtint son Prix de Rome à l'âge précoce de 23 ans. Il travailla sur le chantier de l'Opéra Garnier et ses œuvres les plus célèbres furent *La défense de Paris* ainsi *La nature se dévoilant à la science*, sculptée en marbre et onyx en 1889 (Paris, Musée d'Orsay).

³ Souvenirs de Raymond Delamarre, manuscrit. Pour les citations suivantes dans le texte, celles-ci proviennent – sauf mention contraire – de ces souvenirs manuscrits laissés par le sculpteur à ses enfants et totalement inédits.

⁴ Georges Saupique (1889-1961). Il fut l'auteur de l'un de bustes officiels de Marianne sous la IV^e République.

⁵ En 1889, le service militaire durait trois ans. Il était régi par le principe du tirage au sort. Ceux qui tiraient un bon numéro ne faisaient qu'un an. À partir de la loi Jourdan-Delbel du 21 mars 1905, le service militaire était décrété personnel et obligatoire pour tous d'une durée de 2 ans. Toute dispense était exclue au nom du principe d'égalité républicaine.

le jeune homme s'acclimata et offrit même ses services de façon désintéressée au sein de la caserne en donnant des cours à des illettrés. Le service lui offrant finalement « de grandes libertés », il sculptait l'après-midi. Delamarre devait être démobilisé à l'été 1913...mais les jeunes conscrits furent les premiers à voir venir le spectre de la guerre. « On parlait de garder 1 an de plus les classes sous les drapeaux. Un député, Charles Humbert, nous sauva en suggérant l'incorporation à 20 ans », raconta Delamarre dans ses souvenirs. L'idée de cette mesure dont parle Delamarre n'était pas étrangère aux votes des lois allemandes de 1912 et 1913 qui avaient porté les effectifs actifs de l'armée impériale allemande à 850.000 hommes. En France, l'armée comptait à la même époque 300.000 soldats de moins. S'en était suivie dans les rangs des politiques une sérieuse discussion sur le service militaire. La droite, qui remporta le débat, prônait une quantité maximale d'hommes en service actif et le rallongement du service obligatoire à une durée de trois ans. Contrairement au mythe de l'ignorance souvent véhiculée à propos de la mobilisation d'août 1914, l'opinion publique était donc relativement au courant de la menace planante révélée par le débat autour du Service militaire. Epargné par cette mesure, mais conscient malgré lui des dangers, Delamarre était libéré en novembre 1913. Il retournait pour la première fois sur les bancs de l'atelier de Coutan... mais quelque chose avait changé en lui.

« La reprise de contact avec l'école et la sculpture posa des problèmes », écrit Delamarre. Le sculpteur avait souffert de cette interruption forcée. Malgré tout, cette césure coïncida avec la naissance de son esprit critique. Le patient élève, un peu impressionné à ses débuts par la vie de l'Ecole, remettait en cause les leçons du maître Coutan. Delamarre portait un intérêt croissant aux recherches de Rodin, grand révolutionnaire de la sculpture moderne que Coutan détestait et traitait de « fumiste ». L'enseignement de l'Ecole laissait désormais le jeune Raymond dans « l'incertitude et l'absence de foi ». Sans abandonner l'Ecole de la rue Bonaparte – qui représentait généralement un alibi rassurant pour les parents des jeunes artistes indépendants – Delamarre trouva un oxygène neuf dans le petit atelier de Ronsaud, un sculpteur praticien de Rodin. Ronsaud avait fondé une modeste académie, subventionnée par un amateur et installée dans un vaste atelier au 54, avenue du Maine, dans le quartier plus bohème de Montparnasse. Delamarre fut son premier élève et travaillait gratuitement dans cet atelier libre dont il devint le massier⁶. Au grand damne de ses parents, Raymond snobait désormais l'Ecole et ses concours. Aux promesses des lauriers, Delamarre préférait fermement Rodin. Il était engagé dans une commande de fontaine sous la responsabilité du maître de Meudon.

⁶ Se dit d'un élève dans un atelier de peinture ou sculpture chargé de recueillir les cotisations et de pourvoir aux dépenses communes.

2. La mobilisation

Comme vingt pour cents de la population française, Raymond Delamarre dut répondre à l'appel du tocsin d'août 1914⁷. Le jeune homme appartenait à la Classe 1910⁸. Son devoir, contrarié ou volontaire, était de partir sur le front. Le Président de la République, Raymond Poincaré, s'était voulu rassurant et ferme dans sa proclamation qui rappelait que « la mobilisation n'est pas la guerre » et que le gouvernement « compte sur le patriotisme de tous les Français et il sait qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à faire son devoir »⁹. Mais Raymond Delamarre anticipait une césure grave et irréversible. Après le départ pour le front de Saupique, quelques jours avant lui, il prit le soin de mouler les études que son ami était en train de réaliser. Saupique en fut sincèrement reconnaissant. L'arrêt forcé de leurs rêves d'avenir était crucial, dans ce moment charnière où Delamarre basculait de l'esprit académique de l'École vers l'enseignement libre de Rodin. « Tous ces beaux projets sombrèrent à la déclaration de la guerre d'août 1914 et à la mobilisation », écrit-il plus tard en se souvenant de cette époque.

Le soir de la déclaration de mobilisation, en méditant sur l'assassinat récent de Jaurès, Raymond Delamarre préféra rentrer chez lui, « rester à la maison, jouir encore un peu du cadre familial – de mes livres, de mon violon ». L'image de la liesse populaire, affamée de guerre, est de loin une image d'Épinal. La mobilisation fut d'ailleurs largement confondue avec le départ des soldats pour la guerre. « Des photos, des images d'archives avaient immortalisé le moment, et cette représentation d'un départ enthousiaste s'est inscrite dans les consciences nationales »¹⁰, analyse Yves Pourcher. Le lendemain, Raymond Delamarre se souvient être descendu dans la rue. « [...] la foule démolissait les boutiques Maggi et tout ce qui semblait évoquer l'Allemagne », écrit-il dans ses mémoires. Delamarre fait allusion aux premières manifestations de xénophobie qui eurent lieu dans les premiers jours d'août 1914¹¹. Le ton du sculpteur semble indiquer son effarement. Les historiens – dont Jean Jacques Becker en tête – ont largement démontré que le chauvinisme exacerbé ne fut pas le déclencheur de la Grande Guerre mais l'une de ses conséquences les plus immédiates. L'entrée en guerre avait ravivé la mémoire du passif de 1870

⁷ En 1914, au moment où la France entre en guerre, elle dispose de 760 000 hommes. Pendant le conflit, huit millions d'hommes entre 18 et 45 ans sont mobilisés au total, soit 20% de la population. La 1^e phase de mobilisation se déroula entre le 2 et le 20 août 1914.

⁸ Les Classes correspondent à l'année de naissance à laquelle on rajoute 20 ans : Delamarre étant né en 1890, il faisait partie de la classe 1910.

⁹ Proclamation de Raymond Poincaré, le 2 août 1914, citée dans Antoine Delécraz, *1914, Paris pendant la mobilisation, notes d'un immobilisé, des faits, des gestes, des mots, 31 juillet – 22 août*, Genève, éd. La Suisse [n.d.].

¹⁰ POURCHER, 2000.

¹¹ Les directeurs de la Société Maggi ont été accusés d'être des espions allemands. De nombreuses boutiques portant l'enseigne de la marque furent incendiées dans la nuit du 3 août 1914. Cf. Raymond Sérès et Jean Aubry, *Les parisiens pendant l'état de siège*, Paris, 1915. Cela n'empêcha pas les soldats d'utiliser les bouillons Kub pendant la Grande Guerre pour se préparer une boisson chaude.

dans bien des familles françaises. Le grand-père de Delamarre avait fait partie des mobilisés de jadis. Et la maison familiale, à Ozoire-la-Ferrière, en Seine-et-Marne, avait été pillée par les Prussiens. Des volumes de Voltaire, écrivain et philosophe emblématique du rayonnement intellectuel français au temps des Lumières, avaient été profanés dans la bibliothèque. « Les Allemands pendant la guerre de 1870-71 en avaient arraché les feuillets, ne laissant que la reliure... ». La famille Delamarre avait du fuir l'invasion en charrette.

Raymond Delamarre fit donc partie de cette frange des mobilisés constituée par les artistes [ill.2]. « Le tableau commencé, la statue ébauchée, la création entrevue, le projet esquissé, ils ont tout abandonné pour n'être plus que des soldats »¹², saluait Louis Damilier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, à la fin de l'année 1915. Delamarre rejoint la ville de Versailles et ne participa aux grandes transhumances des troupes de soldats vers les gares parisiennes. Mobilisé comme simple sapeur¹³, il retrouva les compagnons musiciens de son régiment de service quittés peu de temps auparavant. « Je fus équipé en sapeur de 2^e classe- fusil, cartouches, sac et musette dans la compagnie 5/4 », écrit-il. Son père et sa mère vinrent le voir dans ce moment crucial de la séparation. « C'est ainsi que mes parents (...) me virent à mon rang de troufion, partir pour la guerre, le fusil sur l'épaule mais sans fleur au canon ». Le cliché sur le départ du soldat *la fleur au fusil* est aujourd'hui parfaitement démystifié par les témoins et les historiens contemporains depuis Marc Bloch¹⁴. A l'égal de bien des hommes, Delamarre partit, sans enthousiasme, résigné et grave¹⁵. En tempérament pudique qu'il devait être, le sculpteur ne révéla rien des sentiments qui l'animaient peut-être alors : la peur, d'angoisse ou de tristesse que bien des jeunes garçons avaient pu ressentir mais qu'ils masquaient sous cette résolution implacable, masque de la jeunesse, qu'avoua tardivement Maurice Genevoix¹⁶.

3. Le feu et la captivité

Raymond Delamarre appartenait au 5^e régiment, 4^e compagnie. Avec ses compatriotes, il partit vers le nord et marcha plusieurs jours en direction de la Meuse. Dans son régiment, l'un des brancardiers fut évacué. Delamarre fut désigné et nantit d'un brassard de la Croix Rouge. Il délaissa son fusil sur les conseils du médecin chef. « Si j'étais fait un jour prisonnier il faudrait

¹² GINISTY, 1916, p.VIII.

¹³ Soldat de l'arme du génie (chargée des travaux relatifs aux voies de communication et à l'aménagement du terrain).

¹⁴ Cf. notamment BLOCH, 1969 ; BECKER (J.J.), 1977 ; et plus récemment DUROSELLE, 1994.

¹⁵ André Latreille dans son article « 1914, Réflexions sur un anniversaire », dans le journal *Le Monde*, du 31 décembre 1914 parle de la prédominance à « une résignation grave et une angoisse diffuse ».

¹⁶ Maurice Genevoix, dans *Le Figaro littéraire* du 11-17 novembre 1968, se souvenait de son départ : « Des cris ? Des chants ? Moins que ne le dit la légende. Les regards que nous échangeons révélaient autre chose que l'enthousiasme guerrier : une angoisse virilement refoulée, une résolution grave et dure ».

choisie, la possession des deux (brassard croix rouge et fusil) pouvant être dangereux », résuma le sculpteur dans ses mémoires. La troupe avançait vers Verdun. En traversant les villages, les soldats sentaient la guerre se rapprocher d'eux. A Varennes, Raymond Delamarre indique avoir vécu ses derniers moments heureux. A la fin du mois d'août 1914, ils s'approchèrent de Longwy incendié¹⁷. Puis le régiment cantonna à Villers la chèvre et prit position dans les champs en bordure de la forêt. Mis au contact avec une troupe allemande le 6 septembre 14 au matin, la compagnie battit en retraite mais fut prise en incartade. Des coups de feu furent échangés. Une panique s'ensuivit. « [...] un tir allemand de gros obus à longue portée assez sporadique se déclenche. (...) Certains tombent dans les bois, le bruit court qu'il y a des blessés ». Delamarre, brancardier, accourut avec un autre camarade pour porter secours. « [...] nous pénétrons dans le bois avec un brancard – mais les gros obus éclatant ça et là dans les fourrés deviennent terrifiants ». Il esquissa un mouvement de retour vers sa compagnie mais la débâcle grondait partout. « La batterie de 75 n'existe plus », note-t-il dans ses souvenirs. Le jeune homme aperçut alors un groupe de cavaliers à une centaine de mètres. « Un gros obus éclate – il n'y a plus de cavaliers – Toute notre compagnie bat en retraite, en désordre, éparpillée », se souvient-il. Avec d'autres, il se réfugie dans un fossé et rampe. De nouvelles rafales les atteignent. « [...] un de mes voisins est atteint aux reins, un autre au ventre ». Delamarre reçut à son tour une balle dans le bras, au sommet de l'humérus. « [...] un grand choc et le bras inerte mais pas de douleur », écrit-il. Il était fait prisonnier. « Je n'ai aucune notion du temps passé ainsi – mais le tir se calme – on nous entoure, on vide nos sacs et récupère nos armes – Je réussis, en attendrissant le jeune allemand qui me dépouille, à sauver quelques objets ».

Arrivé au camp de Lechfeld, Delamarre rejoignit après quelques mois celui de Dillingen-am-Donau, en Bavière. Le jeune Claparède, architecte de l'Ecole, figurait comme lui parmi les prisonniers. A partir de septembre 1914, commença ici une nouvelle vie de garnison¹⁸. L'artiste croque pour ses parents l'ennui quotidien qui règne dans le camp [ill.3]. Le dessin sur des menus carnets s'impose comme la technique par excellence des artistes soldats et prisonniers. Mais étrangement, la vie de Delamarre est moins tournée vers la guerre que...vers la sculpture. Certainement grâce à des relations paternelles, il fut engagé par un entrepreneur de monuments funéraires. Des rapports amicaux étaient établis entre Herr Wöhler et le père de Delamarre dès le début de la guerre. L'Allemand donna des nouvelles au Delamarre en échange d'en recevoir des prisonniers allemands en France. Les lettres que Raymond Delamarre échangea tout au long de sa captivité avec ses parents – de septembre 1914 à 1916 – révèlent à quel point sa vie d'un

¹⁷ Le 21 août 1914, la place de Longwy est assiégée et bombardée lourdement. La ville haute est totalement détruite. Jusqu'en 1918, la ville subira une occupation très dure.

¹⁸ Sur le sujet des prisonniers de guerre, cf. BECKER, 2003.

prisonnier était étonnamment tranquille. En tant que blessé et brancardier, Delamarre fut bien traité. Son sort aurait peut-être été différent s'il avait été capturé comme franc-tireur. Le jeune homme mangeait à sa fin, et s'ennuyait le plus souvent. Aucune violence n'est indiquée par lui dans ses lettres qui – par ailleurs – étaient soumises à une censure. Mais il espérait retourner vers la France le plus vite possible en profitant d'un échange de Croix-Rouge. Fin 1915, il ne parvenait pas à en faire partie.

Le travail de Delamarre dans l'atelier des Pompes Funèbres eut une influence considérable sur la pratique de sa jeune sculpture. Habitué au modelage, technique noble de l'École des Beaux-Arts, Delamarre apprend à tailler le marbre et travaille d'arrache-pied. « [...] ma situation paraît stable, j'ai du travail sur la planche pour 2 mois au moins », écrit-il à sa mère le 9 octobre 1914. Les monuments commémoratifs furent demandés dès les débuts de la Grande Guerre des deux cotés du Rhin. Delamarre entamait donc une carrière provisoire de statuaire commémoratif, ce « gagne-pain »¹⁹ dont parla le grand sculpteur Paul Landowski. « Je fais une grande madone classique, un bas-relief : « Laissez venir à moi les petits enfants » et bientôt une figure grandeur nature *Mélancolie* pour une tombe. Avec cela le temps passe agréablement. La nourriture est bonne et je demande seulement que ça dure longtemps comme ça », poursuit-il dans le même courrier. Delamarre mit à profit ses acquis de l'École des Beaux-Arts pour créer des œuvres dont la retenue convenait à la destination religieuse ou commémorative. Il produit beaucoup. « Je fais un peu de tout, motifs décoratifs, un Saint-Georges à cheval, grand bas-relief dans le jus de l'École et qu'on a trouvé très bien, maintenant je fais un bas-relief, en granit, les armes de Bavière avec support de lions. (...) et j'ai des commandes pour 1 mois ou 2 d'avance », écrit-il le 27 août 1915, presque un an après son arrivée en captivité. Delamarre faisait peu cas de la finalité de ses œuvres, destinées à des Allemands qui en ignoraient d'ailleurs l'auteur. « Dans quelques temps, je commencerai une statue de soldat allemand en tenue de campagne (...). L'art n'a pas de patrie !? », écrit-il à sa mère au mois de décembre 1915. Il gagnait alors six marks par semaine. La captivité, plus que la guerre, avait infléchi son tempérament. « Je crois avoir constaté qu'après l'inconscience de la 1^e année de captivité, mon caractère a changé en mieux (...) depuis quelques mois. J'ai plus réfléchi, mieux lu et pris des résolutions énergiques pour « l'après-guerre », écrit-il à son père le 21 mai 1916. Le philosophe Alain, dans *Mars ou la guerre jugée*, écrit en 1921, a constaté que la guerre avait généralement teinté les caractères d'une plus profonde acrimonie, brisant leurs rêves et les espoirs d'une vie normale. « Mes projets d'avenir ? sont bâtis maintenant sur l'hypothèse d'un retour fin 1916. Je t'avoue que je ne vois pas tout en rose. Je

¹⁹ Carnet de l'artiste, 1923, cité dans cat. exp. 2000. Paul Landowski, *Le temple de l'homme*, p.200. Landowski, sculpteur Français réalisa vingt-trois monuments aux morts

m'étais avant la guerre tracé un plan d'études qui est maintenant complètement bouleversé. Je reviendrai, comme j'étais parti, à l'époque où j'espérais commencer à récolter. (...) Je suis souvent effrayé de ce temps totalement perdu. Je n'ai gagné ici que la volonté (mais solide) de me débrouiller à tout prix et vite », conclut Delamarre dans une autre lettre à son père, en novembre 1916. Peu après, le jeune sculpteur parvenait enfin à être rapatrié en France à l'occasion d'un échange de prisonniers entre les deux pays.

4. La relève des morts

Revenu en France, le jeune Raymond Delamarre n'en avait pas fini pour autant avec la guerre. Sa blessure et son statut d'ancien prisonnier le préservaient de retourner sur le front. Malgré tout, Delamarre ne voulait pas faire figure de déserteur. Il obtint alors la charge de la relève des morts sur le front de la Meuse, une mission pénible et dangereuse qui renvoyait « les combattants à leur propre mort et [conjurait] l'angoisse de mourir seul, comme un animal, sans les derniers honneurs d'une tombe et des gestes qui désignent l'humanité »²⁰. En février 1917, Raymond Delamarre était affecté au bureau de l'Etat-Civil, dans la Meuse, comme dessinateur. Les circonstances de l'Histoire lui donnaient encore d'étoffer différemment sa pratique artistique en mettant à contribution son talent pour la Patrie. « Je serais chargé parait-il de vadrouiller dans les cimetières pour rechercher les sépultures de poilus dont on demande des renseignements. (...). On jouit ainsi à ce qu'on m'a dit d'une grande liberté et je serais à même de voir des choses intéressantes. Bref ce serait le filon rêvé », écrit-il à sa mère. Au mois de mars, il traversait Verdun, abasourdi par la violence des destructions. « [...] aucune description ne peut donner une idée du tableau lamentable de cette ville détruite. On reste stupéfait devant le cataclysme », résume-t-il à son père. Les années de l'Ecole des Beaux-Arts, toute l'émulation qu'il avait connu en découvrant Rodin lui semblaient bien lointaines... « Et la sculpture alors ? (...) je continue à ne pas m'en faire, ce parti étant certainement le meilleur, au moins comme ça on n'aura pas le ciboulot détraqué au retour et on sera encore capable de jouer des coudes aussi bien ou mieux que les autres pour prendre sa place », écrit-il à ses parents le 22 avril 1917. L'année 1918, puis les premiers temps de 1919 n'offrirent rien de plus stimulant à l'artiste que parcourir les champs transformés en cimetière pour y relever le nom de ceux que l'oubli menaçait d'effacer à jamais des mémoires.

²⁰ LE NAOUR, 2002, p.45.

5. Le retour et le salut de Rome

Les lenteurs de la démobilisation au cours de l'année 1919 ont été bien étudiées par Bruno Cabannes dans *La victoire endeuillée*. L'année de la paix fut crise des valeurs et « crise de l'esprit », titre que donna Paul Valéry à l'un des numéros de la *Nouvelle Revue Française*. La Grande Guerre avait engendré une France en quête d'identité et de repères. La vie reprenait son cours dans un carcan institutionnel parlementariste devenu caduque. Les divisions politiques portaient essentiellement sur le paiement par l'Allemagne des dommages de guerre. La victoire douloureuse de l'Entente et l'ambition revancharde des nationalistes de droite avaient renforcé l'emprise des forces conservatrices sur le paysage institutionnel français. Tout de bleu-horizon vêtu, couleur des anciens combattants, le Bloc National mené par Alexandre Millerand et Maurice Barrès était élu à la majorité aux législatives de novembre 1919. Le retour à la prospérité économique n'était pas non plus au rendez-vous. Au contraire, le pays connaissait une amplification des problèmes d'approvisionnement et une hausse continue des prix. Cette morosité favorisa de fortes poussées syndicalistes dans différents corps de métiers et notamment les arts du spectacle et l'industrie. Le retour des jeunes artistes-soldats dans cet environnement sclérosé était difficile. Le poids de la commémoration des morts pesait de toute part sur la société française. Bien des camarades avaient disparu pendant la guerre. « A l'atelier de l'Ecole, il y avait des types assez curieux, certains sympathiques – d'autres assez répugnants – Tout cela chantait – le répertoire des chansons de salle de garde – et parfois se battait. Beaucoup ont leur nom sur la liste des morts à la guerre de 1914-1918 », se souviendra Delamarre dans ses mémoires. A l'heure du bilan, on dénombrait en effet trois cent trente-trois noms manquant à l'appel de l'Ecole des Beaux-Arts²¹ et cent quarante et un des bancs de l'Ecole des Arts Décoratifs.

Sans ressources, beaucoup de jeunes artistes avaient été obligés de travailler dans la décoration, le papier peint ou le meuble, et ne peignaient plus pour le plaisir en attendant de retrouver une situation. Certains connurent de pires difficultés à renouer avec les prémises de la carrière qu'ils avaient quittée parfois depuis sept ans en raison du service militaire précédant leur mobilisation. Ce fut le cas du peintre et sculpteur Paul Simon, né en 1892 et élève à l'Académie de la Grande Chaumière dans la classe de Bourdelle. Combattant de la Marne, il avait été fait prisonnier et ne fut libéré qu'en 1918. Traumatisé, il mit deux ans à reprendre sa carrière après six années d'arrêt, à l'âge de vingt-huit ans, aux Salons de la Nationale et de l'Automne, puis des Tuileries. Comme d'autres, il n'avait pu concourir pour le Prix de Rome. Le prestigieux concours

²¹ Entre août 1914 et décembre 1915, on dénombrait quatorze peintres et graveurs, huit sculpteurs et graveurs en médailles et soixante-quatorze architectes disparus des rangs de l'Ecole des Beaux-Arts, tous statuts confondus, depuis l'élève reçu jusqu'à l'aspirant. Ce bilan comptable fut réalisé à partir des données publiées dans GINISTY, 1916.

de l'Ecole des Beaux-Arts avait été suspendu pendant la guerre. Mais Les aspirants revenus du front pouvaient de nouveau prétendre à la carrière officielle lors de sa réouverture en 1919.

Attendant son ordre de démobilisation au camp de Mourmelon le petit, Raymond Delamarre brassait des idées noires sur ce retour attendu et redouté. Comme ses lettres à ses parents l'avaient révélé, l'artiste avait peur de l'horizon imprécis qui s'offrirait à lui après la guerre. « Au retour, après l'Armistice, Rodin était mort – tous les beaux projets définitivement volatilisés – et, sauf la certitude de posséder une certaine maîtrise de son art, un brouillard épais sur l'avenir », se souvenait-il. Puis, le jeune homme lut par hasard un numéro de *L'œuvre*, journal de l'antimilitariste Gustave Tery. Il y apprenait que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts pouvaient bénéficier d'une permission de détente hors tour pour venir faire leur premier essai du concours de Rome. Il fallait obtenir un certificat du secrétariat de l'Ecole. Raymond Delamarre saisit cette occasion de construire son avenir. Il brava même les interdits qui lui étaient fait. « Une fausse permission me permit de venir à Paris un samedi et d'obtenir le fameux certificat », raconte-t-il. Delamarre se présenta au premier essai, puis au second et monta 7^e en loge sur dix participants. Il eut trois mois pour réaliser un bas-relief dont le thème, *Le retour du guerrier au foyer familial*, s'inscrivait dans la poursuite de la culture patriotique de la Grande Guerre [ill.4]. Le groupe représente, sur le mode de la statuaire antique, le héros nu idéalisé étreignant sa compagne, drapée, et leur enfant sur fond d'allégorie victorieuse. Cette année là, suite au décès du Prix de Rome 1914 victime de la grippe espagnole, deux premiers prix de sculpture pouvaient être délivrés par le jury. « J'ai travaillé en loge dans l'enthousiasme de la sculpture retrouvée – et c'est ainsi que j'ai eu le Prix de Rome », écrit Delamarre. Avec Alfred-Auguste Janniot, il fut l'un des deux lauréats.

C'est ainsi que Raymond Delamarre, engagé dans le chemin de la sculpture indépendante avant guerre, fut remis dans le droit chemin de l'art académique officiel par la Grande Guerre, ou plus exactement ce qu'elle avait fait naître de précarité pour les jeunes artistes dans les temps de la démobilisation. Par l'obtention du Prix de Rome, Delamarre était délivré des incertitudes du temps, de l'espoir inespéré de décrocher l'une des bourses délivrées par l'Etat dans les Salons. Avec les autres vainqueurs de cette session historique et unique du Prix de Rome, les architectes Carlu et Haffner, les graveurs Decaris, Lavrillier et Godard, les musiciens Delmas et Ibert, le peintre Rigal et son homologue Janniot, Raymond Delamarre gagnait les hauteurs de la Villa Médicis, dans la Rome éternelle. Dès son arrivée, l'homme qu'il était devenu coupait sa moustache, en signe d'un nouveau départ.[ill.5] Il séjourna jusqu'en 1924 dans la maison des arts et découvrit la Grèce. Il parfait cette éducation classique qu'il avait repoussé dans sa morne application à l'Ecole des Beaux-Arts. Pourtant loin de la France et de son deuil impossible, dans

ce temps de la commémoration, Raymond Delamarre n'avait pas oublié ses compagnons de la Tranchée. Il éleva un dernier monument, celui aux morts du Séminaire Français de Rome.

« Cinq années perdues pour la sculpture ». C'est ainsi que Raymond Delamarre, sculpteur français de la génération du feu, avait décrit la Grande Guerre. Pourtant, son exemple tout à fait instructif pour l'histoire sociale et culturelle des arts révèle combien la notion de perte doit être rejetée par l'historiographie actuelle. C'est en terme de transformation et de mutation, d'accommodement et d'adaptation que les effets de la Grande Guerre doivent être étudiés. En effet, Raymond Delamarre avait commencé sa carrière de sculpteur sur les bancs de l'académisme puis avait rejoint les voies de l'école indépendante avant la Grande Guerre. Le service militaire puis la mobilisation avaient occasionné une césure puis la rencontre fortuite avec de nouvelles pratiques artistiques. L'angoisse de l'avenir avait fait naître chez ce jeune artiste un besoin de sécurité inconnu que seules les voies de la carrière officielle pourraient finalement apaiser après la démobilisation. Cette compréhension bouleverse la vision que l'on pourrait avoir *a priori* de la sculpture académique dans les premiers temps de l'entre-deux-guerres comme d'un carcan moralisateur. L'obtention du Prix de Rome fut, dans ce temps charnière de l'année 1919, la promesse de liberté pour quelques artistes peintres et sculpteurs. Grâce à lui, Raymond Delamarre livra certainement l'une de ses œuvres les plus poétiques, une *Suzanne au bain* [ill.6] dans le goût néoclassique héritée de ses contemplations italiennes.

Illustrations :

III.1. L'atelier de Coutan à l'Ecole des Beaux-Arts dans les années 1910 (Archives Delamarre)



III.2. Raymond Delamarre en soldat (Archives Delamarre)



III.3. Le camp de Dilligen croqué par Delamarre (Archives Delamarre)



III.4. *Le retour du héros au foyer*, Prix de Rome de Delamarre, 1919 (Archives Delamarre)



III.5. Raymond Delamarre après son arrivée à la Villa Médicis en 1920 (Archives Delamarre)



III.6. *Suzanne au bain* exposée au Salon des Artistes Français de 1922 (Archives Delamarre)



Nous remercions Madame Béatrice Levard, fille de Raymond Delamarre, et son frère Jean-François pour leur soutien toujours amical et la consultation des archives du sculpteur ainsi que l'autorisation de publication des clichés.

Bibliographie

- Archives familiales Raymond Delamarre
- Alain, *Mars ou la guerre jugée*, Paris, éd. Gallimard, 1921
- Audouin-Rouzeau, S. et Becker A., *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, éd. Gallimard, 2000
- Becker A., *Oubliés de la Grande Guerre ; Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*. Noësis, 1998 [réed. en 2003, éd. Poche]
- Becker J.J., *1914. Comment les Français sont entrés dans la Guerre*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977
- Bloch M., « Souvenirs de guerre 1914-1915 », *Cahiers des annales*, n°69, 1969
- Duroselle J.B., *La Grande Guerre des Français*, Paris, éd. Perrin, 2005
- Genevoix M., *Le Figaro littéraire* du 11-17 novembre 1968
- Ginisty P., *Les artistes morts pour la patrie (août 1914-décembre 1915)*, Paris, éd. Félix Arcan, 1916
- Le Naour J.Y., *Le soldat inconnu vivant*, Paris, Hachette Littérature, 2002
- Pourcher Y., « Les clichés de la Grande Guerre », *Terrain, revue d'ethnologie de l'Europe*, n°34, mars 2000, consultable sur Internet